

de citations et de mises au point critiques; « il n'y a d'histoire que des modes de production », indique-t-il pour éclairer son projet; son livre est une présentation d'une périodisation de l'évolution humaine conforme à cette formule.

Trois parties inégales pour décrire cette spirale qui part d'un communisme primitif assez indéfinissable et doit s'achever dans un communisme nouveau qui n'est pas encore réalisé: le mode de production asiatique a une place d'honneur, immédiatement après l'évocation de ce premier communisme; l'auteur a lu Wittfogel et toutes les polémiques des années trente autour de ce fameux mode de production si difficile à cerner dans sa « pureté » — autrement dit si riche de variantes diverses; mais il n'importe, le guide marche d'un pas assuré, renvoie en notes ses remarques acerbes sur tel ou tel auteur, et multiplie les distinctions comparatives. Le mode de production esclavagiste-féodal n'est pas aussi bien traité: une trentaine de pages (au lieu de soixante) et le minimum de références aux historiens: Finley, Marc Bloch par exemple. Même la phase transitoire du féodalisme au capitalisme en Europe occidentale du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle n'a pas retenu beaucoup la plume de l'auteur; même les révolutions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par contre la part du lion est faite aux capitalismes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: la démonstration se fait quantifiée (sur des exemples totalement abstraits d'ailleurs) et surtout l'auteur s'acharne à démontrer que le capitalisme d'État (qui est institué en Europe orientale) n'est qu'une variante du capitalisme occidental, en pleine crise de néo-impérialisme. Des équations, des graphiques à flèches, aident le lecteur à suivre la démonstration dans ses méandres. L'ouvrage se termine par une longue conclusion intitulée la fin de la pré-histoire, méditation combative sur le vocabulaire marxiste: modes et rapports de production, classes et luttes de classe, structures et dialectiques, qui s'achève par un hommage à la Commune de Paris, « prototype de toutes les Révolutions prolétariennes ».

C'est un livre à lire assurément: quiconque veut saisir la complexité des affrontements entre marxistes de toutes obédiences y trouve matière à réflexion pour comprendre certaines façons de concevoir et d'écrire l'histoire aujourd'hui; c'est un livre qui donne à rêver, car il n'est pratiquement pas question en ces trois cents pages de rapports sociaux saisis dans toute leur complexité; point question de culture: tout au plus d'idéologie. Ce qui est de lourde signification.

R. MANDROU.

\* \* \*

JEAN-PIERRE GUTTON. — *La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon (1534-1789)*, Paris, 1971, 504 pp.

Ce livre présente le fruit d'une inlassable investigation à travers les archives hospitalières, les Bibliothèques municipales et les Archives départementales du Rhône et de la Loire, à la recherche des miséreux, vagabonds, pauvres honteux, mendiants et brigands qui ont constitué la « populace »

délinquante du Lyonnais, depuis la grande ville jusqu'aux monts du Forez pendant près de trois siècles. Énorme dossier, dans lequel l'auteur a essayé de mettre un ordre; son effort mérite certes le respect, tant la matière à dominer était fluide, insaisissable et multiforme; son livre nous apporte beaucoup sur les « classes inférieures » et les réalités sociales de la France d'Ancien Régime.

Deux parties dissymétriques, de façon très nette. Sous le titre *Diversité des pauvres*, le premier livre fait un inventaire typologique de ces malheureux tout en s'efforçant de montrer comment se gonflent les effectifs des différentes catégories, et comment se font les passages de l'une à l'autre. La présentation est aussi sinueuse que, dans la vie quotidienne, était complexe la condition des indigents, devenant mendiants, puis vagabonds. Le pauvre est ainsi saisi comme danger social, criminel ou émeutier, avant d'être défini comme vagabond — alors que l'errance des adolescents et des adultes est un fait social majeur, attesté par toutes les archives. Mais l'auteur se soucie surtout de montrer des types et de faire comprendre par son lecteur les passages: il met en question par conséquent, ici le mouvement des prix et des salaires lyonnais, le chômage des journaliers et des ouvriers du textile, ailleurs la place des bohémiens, musiciens ambulants et faux pèlerins dans le vagabondage, plus loin encore le glissement de la simple mendicité errante à la formation de bandes qui s'adonnent à la contrebande ou au brigandage. Évidemment dans tout cela, les pauvres des villes, et notamment de Lyon sont plus aisément saisis, repérés, comptés que les bandes de brigands dissimulés dans les forêts des montagnes; mais c'est tout un monde grouillant, aux définitions imprécises (même pour les autorités assurant la répression) qui se laisse mal reconstituer.

La seconde partie est au contraire chronologique, présentant les sentiments, les doctrines et les comportements de la (bonne) société en face de la pauvreté. Comme sur le plan doctrinal les archives lyonnaises n'ont pas toujours été prolixes, l'auteur a recensé et utilisé la littérature (assez abondante) publiée dans tout le royaume, à Paris comme à Toulouse, sur les problèmes de la pauvreté et de son conditionnement. C'est refaire l'itinéraire balisé par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie*, depuis l'héritage médiéval où la pauvreté est respectée et honorée selon les termes de l'Écriture jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où renfermement et répression l'emportent, au nom d'une bienfaisance laïcisée, sur toute autre attitude. Mais l'exemple lyonnais apporte ici deux traits originaux: d'une part la précocité du comportement lyonnais en matière d'enfermement, puisque, avec un demi-siècle d'avance sur la création de l'Hôpital général, la Charité lyonnaise est créée dès 1614; d'autre part la persistance des formes traditionnelles de l'assistance qui démontrent la continuité d'une attitude compréhensive, charitable au sens chrétien du mot, à l'égard des pauvres.

Une telle présentation ne rend pas exactement compte des ressources que présente ce livre: l'auteur, suivant son inspiration et ses sources, dé-

veloppe fréquemment des points mineurs de sa démonstration qui éclairent bien la vie urbaine et rurale du Lyonnais à l'époque moderne: par exemple la place de la prostitution dans une grande agglomération comme Lyon et son recrutement dans les basses classes de la société; l'importance de l'endettement ouvrier dans le textile et la fréquence des déménagements nocturnes « à la cloche de bois », où les pauvres abandonnent au propriétaire quelques bois de lit et leurs enfants endormis; il montre de même la solidarité qui se manifeste dans les poursuites, arrestations et toutes opérations de police entre les petites gens et les victimes de ces persécutions: notamment, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les opérations de raffe pratiquées par les archers de la maréchaussée pour recruter des « engagés » (de force) pour l'Amérique. Signalons encore quelques très bonnes cartes qui permettent de visualiser remarquablement certaines données: l'origine géographique des vagabonds arrêtés à Lyon en 1772-1773 révèle une dispersion étonnante jusqu'en Bretagne, Hainaut, Languedoc et Allemagne; la carte situant les points de brigandage où « la bande du Forez » a exercé ses talents de 1750 à 1773 couvre la totalité de la généralité et déborde jusqu'en Auvergne, Bourbonnais, et Dauphiné. De même les deux cartes qui localisent les hôpitaux au début du XVI<sup>e</sup> siècle et à la fin du XVIII<sup>e</sup> révèlent bien l'abandon du petit équipement hospitalier rural hérité du Moyen Âge et le maintien des seuls établissements urbains.

R. MANDROU.

\* \* \*

FRANÇOIS LEBRUN. — *Les hommes et la mort en Anjou aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1971, 562 pp.

La thèse de François Lebrun présente l'originalité de s'attacher à un problème démographique classique — la mortalité — et de le traiter dans toutes ses perspectives: sociales, économiques et culturelles. Ce n'est pas par hasard si, dès son introduction l'auteur évoque un article célèbre de Lucien Febvre sur la sensibilité et l'histoire (en 1941): « nous n'avons pas d'histoire de la mort ». Voici un ouvrage qui répond, à trente ans de distance, à ce vœu: la première pierre d'une histoire de la mortalité et des attitudes sociales devant la mort — en attendant le grand livre que prépare Philippe Ariès sur le même thème.

François Lebrun présente d'abord le pays, les paysages aussi divers que les terroirs et le climat capricieux, et la conjoncture économique et sociale de l'Anjou pendant ces deux siècles: description minutieuse, nourrie d'évocations contemporaines et de calculs classiques, au terme de laquelle cette nouvelle contribution à la connaissance régionale de la France sous l'Ancien Régime conclut à une stagnation au XVIII<sup>e</sup> siècle: point de défrichements, vains efforts de la Société d'agriculture pour améliorer productions et rendements; la population totale recule; l'Anjou prend place ainsi parmi les régions déshéritées qui n'ont pas participé à cet essor du